

Olivier Domerg

Treize jours à New York voyage compris
éd. le Bleu du ciel, 2003

Ce qui reste de New York. Des sons, des mots, des couleurs blêmes sauf des poubelles jaunes et rouges et des tuiles rouges encore ; des visions insolites et des scènes banales ; des formes, des images forcément verticales, horizontales aussi. Une géométrie façon Perec à la puissance Ponge.

Il ne convient pas d'évoquer Prévert dans cet inventaire.

Ce n'est pas que l'on ait quoi que ce soit contre le poète des Paroles mais ce que l'on retient de la grosse Pomme est d'une autre nature. Moins magique, plus vivante.

Il se peut que les notes en marge soient plus importantes que les choses vues dans les lignes du poème.

A moins que ce ne soit pour vous le contraire.

C'est comme dans la vie quand une idée vous traverse l'esprit. S'en souvenir, la retenir, noter les mots sur une enveloppe, au dos d'une facture. Pas sûr qu'on donne suite à cette idée mais elle aura occupé notre vie, elle aurait pu tout changer, pendant quelques secondes.

A moins que vous soyez de ceux qui gardent le cap d'une pensée.

Ce qui reste de New York c'est la trace qu'on espère vainement y laisser. C'est la marque qui s'imprime durablement en nous. Peut-être cette marque sera celle d'un damier éphémère. Fragile comme des tours jumelles.

New York a la forme d'un poème rare.

Le récit d'un court séjour qui commence dès le départ et se poursuit dans le souvenir.

Tout y semble tellement solide et tellement prêt à s'écrouler.

A s'effacer dans la mémoire.